

Journal de Roubaix

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Ce journal paraît deux fois la semaine, le mercredi et le samedi.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 fr. par an.
Pour le dehors, les frais de poste en plus.

Un numéro : 25 centimes.

ABONNEMENT ET RÉDACTION :

Au bureau du Journal, 20, rue Neuve,
A ROUBAIX,

Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

La rédaction recevra les articles signés indiquant l'adresse de l'auteur, pour le cas où il y aurait à faire des observations.

Le Gérant responsable se réserve le droit d'examen.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

ROUBAIX, 4 mars.

Le *Moniteur* contient dans sa partie officielle :

Nominations : dans la magistrature ; — de juges et de suppléants de juges de paix ; — dans l'ordre impérial de la Légion d'Honneur ; — au grade de lieutenant-colonel d'artillerie ;

Réception par l'Empereur de l'ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire de S. M. l'empereur d'Autriche et de l'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. le roi de Portugal et des Algarves.

Chronique locale.

Par décret impérial, sont nommés :

Maire de Tourcoing, M. Roussel-Defontaine, en remplacement de M. Carlos Masarel, démissionnaire ;

Adjoint, M. Jules Leblan, en remplacement de M. Deroubaix, démissionnaire.

Il est sérieusement question d'organiser pour le jour du *Lectare*, une cavalcade au profit des pauvres de la ville de Roubaix.

Tout le monde se rappelle encore les heureux résultats obtenus par le dévouement et le zèle intelligent des commissaires organisateurs du brillant cortège de 1845.

A l'œuvre donc, Messieurs, et le succès couronnera vos efforts, comme aussi les bénédictions des malheureux seront pour vous une bien douce récompense.

On sait qu'au village, chaque cabaretier choisit un jour de l'année pour faire ce que l'on appelle la *ducasse* du cabaret. Ce jour-là le maître de l'établissement fait cuire des jambons, fabrique des montagnes de gauffres et autres bagatelles, à l'effet d'attirer le plus de consommateurs possibles.

Dimanche c'était la *ducasse* de l'estaminet de

l'Arbalète situé au village de Croix. Le monde abondait, les portions de jambons, les assiettes de gauffres disparaissaient comme par enchantement.

Quatre bons fermiers de l'endroit proposent une excellente affaire à la maîtresse du logis ; nous avons pris de la bière très-copieusement, lui dirent-ils, maintenant, nous sentons le besoin de manger, donnez-nous des gauffres à volonté nous vous donnerons chacun un franc. La bonne femme est enchantée. Jamais dit-elle, ils ne consommeront tout ça. 40 gauffres sont apportées et avalées en moins d'un quart d'heure. La cabaretière est stupéfaite à la vue de tels appétits... force lui est, pour observer les clauses de son marché, de leur servir 40 nouvelles gauffres ; elles sont donc mises sur la table et prennent bientôt le même chemin....

La foule s'était réunie pour admirer ces *gar-gantuas*, et la cabaretière se repentait de son traité : elle croyait que nos fermiers allaient donner de nouveaux ordres.... Il n'en fut pas ainsi, ils se sont contentés des gauffres à dix centimes qu'ils avaient mangés, causant un préjudice de 4 francs à la pauvre femme qui avait été assez simple d'accepter leurs propositions. Malgré les sollicitations des témoins de leur belle équipée, les quatre fermiers ont persisté à ne payer que la moitié de leur consommation.

Voilà un trait qui dénote bien peu de délicatesse chez ceux qui l'ont accompli. Leur position de fortune leur fait une obligation de ne point commettre des actes condamnables, au point de vue de leur dignité.

Des compagnies de pompiers s'organisent dans presque toutes les communes du département du Nord. Les administrations locales prêtent à ces créations un concours très-actif, et l'autorité supérieure les encourage de toutes ses sympathies. Bientôt le moindre village sera doté d'un de ces corps, dont l'utilité est universellement appréciée.

M. Roussel-Defontaine est, on le sait, nommé maire de Tourcoing.

Lundi ont eu lieu les visites officielles. — La musique des Pompiers a donné une sérénade au nouveau magistrat, qui, nous croyons pouvoir l'affirmer, présente toutes les garanties désirables chez un administrateur.

M. Roussel est dans toute la force de l'âge, dans toute la vigueur d'une belle intelligence ; il a du calme, du sang-froid, qualités essentielles pour agir au milieu des éléments forcément divers qui composent une mairie.

Il mènera à bien la mission qu'il a acceptée de concert avec M. Jules Leblan, son adjoint ; tous deux ont fait preuve de dévouement. Quoiqu'on dise, ces fonctions sont toujours pénibles, difficiles, et rapportent à ceux qui les acceptent plus de tourments, de peines, que de plaisir, de profit et surtout de reconnaissance.

La nuit dernière, vers minuit, on entendait dans Lille le tocsin des cloches du dehors de la ville, une grande clarté paraissait du côté de la route de Tournai, vers le Petit-Annapes. C'était beaucoup plus loin, et à l'extrémité d'Hellemmes que le feu avait éclaté, dans une grange remplie de paille de colza, d'abord ; de là il s'est propagé à trois maisons de manouvriers. Tout fut promptement brûlé, à cause de la nature des bâtiments d'une part, et fautes de secours assez prompts. Les pompes de Fives et de la douane avaient été amenées aussitôt que possible, celle de Ronchin s'était mise en route, malheureusement les bras, les seaux manquaient. Il était pitoyable de voir combien peu les gens à l'abri s'inquiétaient de venir au secours des incendiés.

Le maire, M. O'delant encourageait les travailleurs ; presque toute une compagnie du 5^e de ligne de la garnison de Lille s'était rendue sur le lieu du sinistre, mais il n'y avait plus à son arrivée que des ruines.

La perte qui frappe les pauvres incendiés,

sans être en elle-même considérable, est lourde pour eux, car on a sauvé à peine quelques hardes, une femme même a dû s'enfuir presque nue, le feu avait gagné sa demeure pendant son sommeil et l'instinct de son chien qui aboyait l'avait réveillée.

Le commandant du bataillon des pompiers de Lille a été récemment délégué par M. le préfet pour faire une tournée d'inspection dans le département. Son expérience, ses conseils n'ont pas peu contribué à améliorer le service des compagnies déjà existantes, et à provoquer la création des nouveaux corps qui se multiplient chaque jour.

Il vient de mourir dans la commune de Bondues (Nord), un vieillard qui s'est presque toujours nourri de pain sec. Il a travaillé jusqu'au moment où la maladie l'a saisi, et il a fallu que ses voisins lui promissent de payer les honoraires du médecin, pour qu'il consentit à se laisser traiter. Il ne voulait accepter pour tout médicament que de l'eau froide, alléguant que les pharmaciens vendaient trop cher leurs drogues.

Cet homme n'osait acheter de quoi se couvrir et par les plus grands froids, c'était à peine s'il mettait une bûche dans son âtre. Sa réponse favorite à tous ceux qui l'engageaient à se soigner était celle-ci : « C'est que tout ça coûte beaucoup et je n'ai pas le moyen de m'imposer toutes ces dépenses. » Le brave homme avait raison, il ne possédait que 4,500 à 5,000 fr. de rente ! — Depuis sa mort, son frère, son unique héritier, découvrit de l'or et de l'argent dans tous les coins de sa demeure que notre vieil avare n'osait réparer, toujours dans la crainte de ne pouvoir payer les maîtres ouvriers.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 4 MARS 1857.

DIÉGO.

(Suite — Voir le numéro du 28 février).

- C'est donc une personne seule ?
- Oui, Monsieur.
- Un vieux garçon ?
- Monsieur, c'est une personne seule.
- Ah ! une dame. »

M. Béchet prit vraisemblablement ce doute pour une affirmation, car il n'y répondit point.

Dans la crainte de me fourvoyer et d'entendre au-dessus de ma tête le pas lourd de quelque vieux célibataire, au lieu de celui de madame Oldi, je demandai très-sèchement à M. Béchet : « N'est-ce pas une dame veuve, avec une petite fille, qui demeure au quatrième ? J'ai besoin de le savoir ; d'ailleurs on me l'a dit. »

— Puisqu'on l'a dit à monsieur... »

A la grâce de Dieu ! m'écriai-je ; et après avoir payé un terme d'avance, je partis maudissant mon guignon, qui m'avait fait tomber sur le seul portier discret qui fût peut-être dans tout Paris.

Je fis sur le champ transporter dans mon nouveau logement, quelques meubles indispensables, et le soir je vins y coucher.

Toute la soirée, un bruit cadencé, et de temps en temps des accords mélodieux et moins

discrets que M. Béchet, m'apprirent que la personne seule qui habitait au-dessus, était celle que je cherchais.

A minuit, une porte se ferma et j'entendis descendre l'escalier ; je me mis à la fenêtre de ma chambre, qui donnait sur la rue, et un instant après, un homme sortit de la maison. Après avoir fait quelques pas dans la rue, il se retourna, et levant la tête, il fit de la main un signe d'adieu. Je crus reconnaître la tournure de cet homme. Levant la tête à mon tour, je vis flotter, entre les barreaux du balcon supérieur, quelque chose de brun. C'était sa robe noire... On lui disait adieu... Je m'endormis fort tard et passai une mauvaise nuit. A six heures, des courses et des trépidations d'enfant me réveillèrent, et me révélèrent que la gentille Lida était le réveil matin qui me tirait d'un pénible sommeil pour me rendre à une existence presque aussi pénible. Au bout d'une heure ou deux, le bruit cessa, et Georges qui arrivait alors (car j'avais voulu habiter seul mon nouveau logement), dit qu'il venait de rencontrer au bout de la rue madame Oldi avec sa fille.

C'était donc bien elle !...

Pendant un mois je fis tous mes efforts pour en être remarqué ; elle passait presque toutes les journées dehors ; quand elle sortait et quand elle rentrait, je me trouvais toujours sur son passage : elle était toujours seule avec sa fille. Mais tous les soirs le même visiteur la venait voir, avec une ponctualité que l'amour seul peut donner. Elle partait tous les samedis pour Auteuil et toujours à pied, conduite aux trois quarts du chemin par cet inséparable ami.

Moi je la suivais en cabriolet. Le retour se faisait de même. Cet homme que je croyais

être son amant, et que je détestais de tout mon amour pour elle, me commandait cependant un respect inexplicable. J'avais forcé madame Oldi de remarquer mes assiduités, qu'elle n'avait pas voulu d'abord apercevoir ! mais à mon aspect, elle prenait un air grave et presque suppliant qui m'ôtait toujours la force de lui adresser la parole.

Une légère inclination de tête par laquelle elle répondait à mes saluts, m'indiquait seule que je ne lui étais pas inconnu ; mais pas un regard !... Pas un sourire !... Et sans doute, pas une pensée !... Les deux ou trois premières fois que nous nous rencontrâmes, Lida voulut engager la conversation avec moi ; mais sans doute qu'une défense de sa mère mit fin à ces petites velléités de causerie, car elle cessa de me parler et se permit à peine un sourire.

Je finis par ressentir pour cette femme qu'entouraient le silence, le mystère et la tristesse, une passion violente qui s'empara de toute mon existence. L'idée qu'un autre était plus heureux que moi, aiguillonnait encore dans mon cœur un sentiment qui vit et se nourrit de contradiction.

J'étais arrivé au paroxysme de l'irritation et de la jalousie.

Le soir d'un jour où j'avais rencontré, à Auteuil, madame Oldi plus pâle et plus triste encore que de coutume, et que pour la première fois, depuis notre rencontre au parc, un sourire reconnaissant était venu effleurer ses lèvres à mon approche, je me pris à chercher sérieusement les moyens de parvenir jusqu'à elle.

J'écrivis une longue lettre d'introduction ; j'y exposais mes sentiments, mon vœu irrévocable de ne tenir désormais au monde, à l'existence que par elle seule ; j'y peignais le désordre de mon âme en termes expressifs.

Il y avait dans cette lettre l'expansion d'un dévouement sans bornes, l'élan d'un cœur jeune et presque neuf, mais pas un mot de mariage : l'idée de l'autre était venue se jeter, dans mon esprit, à la travers d'une union indissoluble dont mon cœur sentait si vivement le besoin.

Ma lettre achevée, je la fis mettre à la poste pour Paris où je demandais et espérais trouver une réponse le mardi matin, me condamnant à ne pas reparaitre devant elle, avant de savoir comment ma déclaration serait accueillie.

Je passai deux jours d'angoisses, car j'aimais véritablement. Tout ce qui, dans ma lettre, m'avait paru persuasif et passionné, me semblait insignifiant et froid à présent qu'il n'était plus en mon pouvoir d'y rien changer. Le mardi arriva enfin, et j'accourus à Paris. Je m'arrêtai au moment de franchir le seuil de ma porte, haletant d'émotion et ne me sentant plus le courage d'entrer dans cette loge de portier d'où j'allais entendre prononcé mon arrêt.

Je m'y décidai enfin, et demandai mes lettres en balbutiant. Madame Béchet était sortie et avait emporté la clé du tiroir ; furieux, je montai l'escalier plus sale que de coutume et encombré de planches et de paille, il me parut un excellent prétexte d'exhaler ma colère et de me venger de la discrétion de mon portier.

Je l'appelai donc, et lui demandai, avec humeur, compte de sa malpropreté.

« Pardi, quand on déménage... » Puis il se perdit sous la voûte. Ce mot de déménager m'avait frappé comme un mauvais pressentiment... Je rappelai donc M. Béchet.

« Que parlez-vous donc de déménagement ? — Oui, monsieur, je dis que quand on déménage... »